

PREMIÈRE PARTIE

Une saison pour écrire



Mai

Une épaisse couche de nuages assombrit le paysage, faisant disparaître momentanément la montagne bleue. Je reviens d'une tournée littéraire. J'ai été absente presque un mois, vingt-sept jours exactement. Un chagrin me taraude depuis mon départ des Bergeronnes, petit village sur la côte nord du Saint-Laurent. J'y ai séjourné, il y a deux ans, en compagnie de mon cher amour, pour participer à une fort sympathique Fête du livre.

Cette année, j'y suis allée sans lui. Et ce retour de voyage, au début de la belle saison, fait ressurgir douloureusement son absence. Désormais, je vis toute seule dans notre magnifique propriété sise au cœur d'une forêt, avec vue sur la montagne et la vallée de l'Homme de l'Est. Cette maison, que nous avons construite, est devenue mon cloître, depuis le décès de celui qui a enchanté mes jours. Veuve depuis un an, je me réfugie dans une vie solitaire, discrètement entourée de quelques rares voisins.

Ce qui se profile dans les jours à venir ? Retrouver la maison trop vaste, silencieuse, et parler à voix haute ; habitude que j'ai adoptée pour échapper à l'ennui et l'isolement. Je papote ainsi avec les objets, les animaux, la nature et bien sûr avec mon compagnon disparu.

Cher amour, je reviens chez nous et j'ai peur de ne pas t'y retrouver. Seras-tu là pour m'accueillir dans le silence de nos mots ?

Je baisse la vitre de la voiture pour humer l'air : les pommiers en fleurs raniment momentanément mon cœur endeuillé. Le vent chaud ébouriffe ma tête de gitane, j'aime cette chevelure sombre sur mes épaules frêles, ce corps pourtant robuste et ferme. Je n'ai pas le choix de prendre soin de moi. Je m'active. Au fil des années, mon cher amour a créé des aménagements rustiques, où poussent des bouquets de fleurs sauvages entre des murets de pierre sèche. Mais il faut tout de même, à l'automne, ramasser les feuilles mortes, vider l'eau du bassin devant la maison, fermer la fontaine aux oiseaux. Au printemps, faire des fagots avec les branches cassées durant l'hiver, planter, restaurer, continuer d'embellir notre « sanctuaire ». C'est ainsi que nous avons nommé ce lieu, où nous avons vécu des jours heureux. Nous partageons encore notre vie en dépit de son départ. Cet écrivain que j'ai aimé ne m'a jamais véritablement quittée. Je reconnais sa présence partout, au cœur de cette maison cachée au bout du chemin, dans la contemplation de la vue magnifique, dans le silence de cette forêt qu'il appelait sa « chapelle ». Il allait s'y

réfugier presque chaque matin, à la belle saison, pour écrire.

La piste cahoteuse qui mène à la maison me sort de ma rêverie mélancolique. Le dégel a creusé de nombreux nids-de-poule dans la terre battue. Je ralentis pour admirer le paysage en effervescence. Visiblement, les pluies ont été abondantes ces dernières semaines. Les arbres sont en pleine feuillaison alors que sur la côte nord on voyait encore des traces de neige. Notre chemin est déjà bordé de fougères qui penchent la tête et mon petit lac frissonne. C'est avec joie que je retrouve le couple de colverts. Me voici de retour chez moi.

La première chose à faire, mettre une bûche dans l'âtre. L'humidité règne ici. Le courrier, les courriels, les retours d'appels, ce sera pour plus tard. Pour le moment, la maison paisible m'accueille. Dans l'alcôve, où niche la statue d'une Vierge de la Guadalupe, j'allume un lampion. Immédiatement, je ressens la présence de mon cher amour, palpable, immortelle. Nous avons ce rite d'entrée.

Les heures passent.

Lentement, la nuit glisse aux fenêtres. Je prépare ma potion quotidienne de thé algonquin. Sur la boîte, un couple de huards dort sous la lune, parmi les roseaux. «Thé Rêves Lucides. Cueillie depuis nos canots longéant les rivières des contrées sauvages algonquines, la Myrice procure une tisane au goût léger et savoureux, qui accroît la mémoire des rêves. Dégustez-la avant d'aller au lit pour mieux retenir vos rêves, ou pour mieux les